

Le legs de Jules Isaac.

En ouverture de la conférence ICCJ 2013 à Aix-en-Provence, 50 ans après le décès de Jules Isaac, le 30 juin 2013.

J'ai l'honneur et la lourde tâche d'ouvrir ce colloque de l'ICCJ en évoquant la mémoire de Jules Isaac, dont nous commémorons cette année le cinquantième anniversaire de la mort. La mémoire en hébreu signifie bien sûr le souvenir, mais aussi et au-delà l'actualisation. C'est pourquoi je pense qu'évoquer aujourd'hui la mémoire de Jules Isaac en ces lieux mêmes où il a vécu, c'est bien sûr se souvenir de ce qu'il a été et de ce qu'il a fait, mais c'est surtout chercher à actualiser et à relancer vers le futur la volonté qui l'animait, le défi dont il s'est senti responsable. Je voudrais donc placer ce colloque sous la mémoire de Jules Isaac et des deux passions qui ont animé la vie de ce grand républicain pour lequel la laïcité était si chère : la passion de la vérité, et l'exigence éthique de justice.

Rien ne prédisposait Jules Isaac à devenir l'homme qu'il a fini par devenir. Et l'on peut sans problème séparer sa vie en deux moments nettement distincts : avant 1942 et après 1942, c'est-à-dire alors qu'il a déjà 65 ans...

Que s'est-il passé avant ? Jules Isaac est né le 18 novembre 1877 à Rennes d'une famille de juifs lorrains patriotes largement assimilés, militaires dans l'armée française de père en fils, et dans laquelle l'amour de la patrie prévaut depuis longtemps sur les croyances religieuses.

À treize ans, Jules Isaac perd ses deux parents à quelques mois d'intervalle. À vingt ans, il fait la connaissance de Charles Péguy ; c'est le début d'une longue amitié. C'est Péguy qui lui révèle l'injustice du procès Dreyfus. Isaac devient ainsi dreyfusard, pas du tout par solidarité religieuse, mais par ce qui va devenir la constante principale de sa vie : la passion de la vérité et l'exigence de justice qui la porte, la traverse et la dépasse. Car même après le bouleversement de 1942, cela restera le double étendard inamovible de tous ses combats et de tous ses espoirs.

Il est reçu à l'agrégation d'histoire, en 1902. En sus de sa carrière d'enseignant, il commence en 1906 une collaboration avec la maison Hachette, qui publie la collection de manuels d'histoire d'Albert Malet. Albert Malet meurt au front en 1915. Jules Isaac a lui-même survécu à 33 mois de tranchées et à une mauvaise blessure reçue à Verdun. Il continuera donc à rédiger seul la nouvelle mouture des manuels imposée par de nouveaux programmes. Mais le nom de Malet reste associé au nom de la collection, car le nom Isaac seul résonnerait trop juif pour des manuels républicains et laïcs !

Isaac s'efforce de tirer les conséquences du premier conflit mondial : il estime que le rôle de l'historien est d'écrire des manuels justes, où la critique historique et la lucidité qui l'accompagne quant à la réalité des responsabilités respectives des belligérants, ouvrent les portes à un examen de conscience et à une réconciliation nécessaires. Le travail autour de la vérité historique devient ainsi la condition indispensable pour la recherche d'une paix juste. Fidèle à la tradition républicaine de la gauche, membre de la Ligue des droits de l'homme et du citoyen, puis du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, il s'engage

parallèlement en faveur d'une meilleure compréhension entre Français et Allemands et pour un rapprochement entre la France et l'Allemagne. En 1936, Jules Isaac est nommé inspecteur général de l'Instruction publique. Sa vie semblait toute tracée, entre un travail de probité scientifique et historique, visant à l'enseignement de la vérité aux plus nombreux, et une recherche de paix et de justice bien enracinée dans le sol laïc et républicain.

C'est avec la guerre que tout va changer. Âgé de 63 ans en 1940, Jules Isaac est d'abord révoqué en vertu du statut discriminatoire des Juifs pris par le gouvernement de Vichy. « Il n'était pas admissible - déclare le ministre de l'éducation et académicien Abel Bonnard le 13 novembre 1942 dans le journal *Gringoire* - que l'histoire de France soit enseignée aux jeunes Français par un Isaac ». Cela constitue bien sûr un choc et une remise en cause de tout ce pour quoi Jules Isaac avait vécu jusqu'ici. Comme l'écrivait son fils, Jean-Claude Janet, il « s'agira d'imaginer ce que fut pour ce grand Français, issu d'une longue lignée de soldats lorrains, tous, comme lui, serviteurs de leur patrie de père en fils et titulaires de la Légion d'honneur dès la création de l'Ordre, il s'agira d'imaginer ce que fut pour l'historien qui contribua à la formation d'innombrables générations de jeunes Français, tant par son enseignement que par ses manuels, pour l'Inspecteur Général de l'Instruction Publique à l'autorité indiscutée et redoutée, ce que fut le choc brutal, inconcevable, d'être soudain révoqué, chassé de l'Université, déchu de ses droits civiques, réduit à l'état de paria par ce même Pétain qui, en 1936, lui avait écrit pour lui exprimer sa sympathie et son admiration et lui proposer une « conversation confiante »... »¹. Le réveil fut donc brutal, et il signifia un retournement complet, comme lui-même le soulignera plus tard : « Ne fût-ce que par la persécution subie et sans cesse aggravée, la question juive s'imposait à mon esprit, la solidarité juive à mon cœur et à ma conscience. De cet Israël haï, calomnié, méprisé, j'en étais ; face aux persécuteurs j'acceptais pleinement d'en être ; il fallait donc accepter aussi un nouveau combat, passer au crible les griefs iniques dont on prétendait nous accabler »².

Il se réfugie alors en zone libre à Aix-en-Provence en 1941 et 1942, et entre en résistance par la rédaction des *Oligarques*, pamphlet qui cherche à défendre la démocratie bafouée. C'est là en juin 1942 que Jules Isaac va faire une première découverte, qui sera pour lui un véritable « éblouissement » : il lit les Évangiles en grec et découvre à sa grande stupéfaction que l'enseignement traditionnel de l'Église sur les Juifs a trahi les Évangiles. Or c'est cet enseignement qui est pour lui la source de l'antisémitisme chrétien, et qui a préparé et conduit à ce qui est en train de se passer en Europe durant les années noires du nazisme. Il faut donc revenir au texte, et par-delà le texte, à la vérité historique juive de Jésus, pour changer l'histoire et réparer le christianisme là où il a failli en condamnant Israël sans appel depuis presque 2000 ans. Il commence donc dès 1942 à rédiger ce qui deviendra le livre *Jésus et Israël*, qu'il achèvera en 1946 et qui sera publié en 1948.

Pourtant, tout a failli échouer. Lorsque les nazis envahissent la zone libre en novembre 1942, Jules Isaac s'établit au Chambon-sur-Lignon, puis à Riom, près de sa fille et de son gendre. Impliqués dans un réseau de résistance, ces derniers furent arrêtés, ainsi que sa femme et son fils cadet Jean-Claude, par la Gestapo à Riom le 7 octobre 1943, puis déportés par les Allemands à Drancy puis à Auschwitz où ils furent tous tués, sauf son fils qui réussit à

1 Jean-Claude Janet, « Jules Isaac à Aix-en-Provence : les raisons du legs », dans *Cahiers de l'Association des Amis de Jules Isaac*, n°1, 1996, p.11.

2 « Survol », in *Cahiers du Sud*, n°376, 1964, p.226-227, cité par André Kaspi, *Jules Isaac*, p.179.

s'échapper d'un camp en Allemagne. Mais cela il ne devait le savoir qu'après la guerre. Entre-temps, Jules Isaac qui en a réchappé par hasard est désemparé et ne sait plus que faire de lui-même. C'est alors une lettre envoyée par sa femme de Drancy qui va le relancer et orienter les vingt années qui lui restent à vivre. Dans cette lettre, sa femme a en effet l'extraordinaire intuition et la finesse de lui écrire : « Mon ami bien-aimé, nous partons demain. C'est très dur, et la plus grande souffrance est de ne rien savoir de toi depuis l'affreux jour de la séparation. Mon ami, garde-toi pour nous. Aie confiance et finis ton œuvre que le monde attend »³.

C'est ainsi qu'il va s'attacher à poursuivre l'œuvre qu'il avait commencée en 1942, et que ce souci ne le quittera plus jusqu'à sa mort en 1963. Dès la fin de la guerre, il va revenir s'installer à Aix-en-Provence. On peut alors résumer sa vie en trois points :

Premièrement, la rédaction de ses livres : *Jésus et Israël* en 1948, *Genèse de l'antisémitisme* en 1956, et enfin *L'enseignement du mépris* en 1962. Tous visent à montrer historiquement la responsabilité chrétienne dans le travail de fond qui a permis à l'antisémitisme nazi de s'épanouir en Europe au XX^{ème} siècle.

Deuxièmement, ces dix-huit propositions avec lesquelles il arrive à la conférence de Seelisberg (Suisse, 30 juillet – 7 août 1947), et qui constitueront la base des dix points de Seelisberg, dont le but sera de transformer l'enseignement chrétien vis-à-vis du judaïsme en enseignement de l'estime et du respect. En outre, il va rencontrer le pape Pie XII en 1949 - il lui demande de réviser la prière du Vendredi saint, *pro perfidis judaeis* -, puis le pape Jean XXIII en 1960, qui va lui promettre « plus que de l'espoir » en se séparant de lui, promesse qui sera réalisée après sa mort avec la déclaration *Nostra Aetate* de Vatican II.

Troisièmement, Jules Isaac va être un des fondateurs des Amitiés judéo-chrétiennes de France en 1948, à Paris au niveau national, et à Aix-en-Provence, au niveau régional. C'est dans l'amitié judéo-chrétienne que Jules Isaac conçoit le remède le plus efficace à la vieille haine antisémite : ce qui a été semé par l'enseignement, c'est par l'enseignement qu'il faut l'extirper. L'idée essentielle est de mettre en valeur les racines profondément juives du premier christianisme, pour que judaïsme et christianisme puisse à nouveau se rencontrer sur une base saine et solide.

Pour conclure ce rapide survol, je voudrais attirer votre attention sur un point fondamental qui caractérise ce retournement et cette époque, parce qu'il n'a pas été suffisamment remarqué ni réfléchi, et qu'il me semble à même de faire rebondir l'effort de vérité entrepris par Jules Isaac vers l'avenir.

Comme je l'ai souligné en commençant, toute sa vie fut un combat pour la vérité. Mais pas n'importe quelle vérité. Pas une vérité théologique ou religieuse, mais bien une vérité *historique*. C'est l'histoire qui lui permet de dire ce qu'il dit, et de vouloir changer ce qu'il veut changer. Or cette vérité historique aura nécessairement pour lui deux visages : le visage de base, indispensable et nécessaire, de l'historiographie, qui constitue la majeure partie de son investissement ; mais aussi un autre visage, plus discret mais pas pour autant moins pressant ni nécessaire, l'histoire comme responsabilité ou recherche de justice par et à travers la recherche de la vérité.

3 27 octobre 1943, cité par Jean-Claude Janet, « Jules Isaac à Aix-en-Provence : les raisons du legs », dans *Cahiers de l'Association des Amis de Jules Isaac*, n°1, 1996, p.12.

Une telle dualité ressort très clairement de l'avertissement qu'il écrit en 1946 à propos de son livre *Jésus et Israël*. Comme il le dit, ce livre « est le cri d'une conscience indignée, d'un cœur déchiré. C'est à la conscience et au cœur des hommes qu'il s'adresse ». Cet ouvrage d'histoire est donc d'abord un appel à la responsabilité et à l'exigence de justice : il crie à l'indignation, car il veut éveiller les consciences auxquelles il s'adresse, pour que les choses changent dans un sens plus éthique. Et dans le même souffle, il ajoute : « Toutefois, s'il n'est pas scientifique en son essence, il l'est par son infrastructure, par ses méthodes d'information et de discussion, je crois pouvoir dire par sa probité stricte ». Le propos est donc clair dès le départ : cette recherche de vérité historique va voyager entre science et conscience, entre critique historique et exigence éthique.

Dans cette recherche de vérité et de justice, deux points principaux vont attirer son attention. Il s'agit d'abord de faire émerger cette vérité que la Shoah n'aurait pas été possible sans l'enseignement du mépris distillé pendant près de 2000 ans par l'Église au cœur même et sous le couvert de son message d'amour. Il y a donc pour Jules Isaac une responsabilité immense de l'Église face à cette catastrophe humaine inimaginable qui se déroule au cœur même de l'Europe chrétienne. Car même si le nazisme s'est opposé à l'Église, il est convaincu que son antisémitisme virulent n'aurait pas pu se construire ni rencontrer un tel écho sans l'enseignement chrétien du mépris. Ensuite et surtout, montrer qu'en vérité le christianisme est né du judaïsme et n'aurait jamais pu se constituer sans lui : il fut un fait juif avant d'être un fait chrétien, et la persécution des juifs par les chrétiens s'avère être ainsi un des malentendus les plus terrifiants de l'histoire – qui demande et exige réparation : l'antisémitisme ne signifie-t-il pas en effet ultimement l'autodestruction du christianisme par lui-même – et par-delà de la civilisation occidentale ?

Cette double vérité doit être établie par un travail scientifique honnête et patient. Car comme il le dit lui-même, « le mépris du judaïsme va de pair avec le mépris de la vérité » (EM 24-25). Il faut donc revenir à l'histoire pour montrer combien Jésus était juif et inséré dans son peuple. Et combien une certaine mauvaise foi chrétienne a utilisé les textes évangéliques pour leur faire dire ce qu'ils ne disent pas : la réprobation d'Israël, sa condamnation, et l'élection à sa place des nations, à cause du refus d'Israël.

Il revisite donc le Nouveau Testament pour l'extirper des divagations trop simplistes des théologiens, et le réintégrer dans son environnement historique, juif, complexe, pas encore tranché entre juifs et chrétiens, mais là où les deux peuvent encore se retrouver autour d'un événement – Jésus – qui les dépasse tous deux. Il s'agit de réapprendre à lire ce qui est écrit dans les Évangiles non en fonction du contexte théologique de l'Église tardive, mais en fonction du contexte historique juif. Cette réappropriation de Jésus par l'histoire permet de procéder à un nouveau partage qui ne soit plus toute perte pour le Juif, et tout gain pour le chrétien. Revenir aux vérités de l'histoire permet ainsi une première fois de désamorcer la bombe de l'antijudaïsme chrétien, en montrant qu'être anti-juif, c'est être anti-Jésus et donc anti-chrétien, puisque l'antijudaïsme sape les fondements mêmes de la civilisation chrétienne.

Et ce que Jules Isaac cherche à faire à travers ce travail de base, historiographique, c'est faire émerger une seconde vérité, ou un second visage de la vérité : c'est faire émerger une vérité qui exige justice et en appelle à la responsabilité de chacun, pour réparer l'histoire et l'orienter dans un nouveau sens plus humain et plus digne du regard divin. L'histoire comme responsabilité exige en effet qu'un tel enseignement du mépris – une fois avéré – cesse, soit

remplacé par un enseignement de l'estime et du respect, et qu'une nouvelle histoire voit ainsi le jour entre juifs et chrétiens où leurs racines communes puissent les aider à retrouver et à travailler désormais ensemble leurs communs défis et leurs rêves communs d'humanité. Tel est le défi qui anime Jules Isaac, et telle est la mémoire que nous voudrions réactualiser à travers ce colloque et ceux qui le suivront, en revenant ainsi aux sources de ce qui a fait émerger la notion même d'amitié judéo-chrétienne dans l'histoire.

Édouard Robberechts, Université d'Aix-Marseille, CNRS, TEDMAM-CPAF, UMR 7297, IECJ, Aix-en-Provence